

gne et la conférence internationale de la Paix à la Haye. Sur ces deux événements, il a interrogé les souverains et les représentants autorisés des principaux pays de l'Europe. Et c'est avec toutes ces conversations suivies de ses réflexions personnelles qu'il a composé son ouvrage.

C'est vraiment plaisir de lire M. Stead. Quelle vivacité, quelle imagination, quel bon sens gracieux, quelle éloquence ailée et étincelante coulent de sa plume versatile !

Lisez ce livre, je vous prie. Imprimé sur beau papier, illustré à souhait, il est vraiment d'une lecture entraînante.

In the Palace of the King par Marion Crawford (The Copp. Clark Co., Toronto).

M. Marion Crawford est, certes, un romancier anglais célèbre. Il a déjà publié une vingtaine de romans au moins, dont quelques-uns ont été traduits en français. En voici un nouveau : *Dans le palais du Roi*.

Comme les autres, il est remarquable par la grâce du style et le don de la description.

La scène se passe à Madrid, sous le règne de Philippe II. Dolorès de Mendoza, la fille d'un courtisan, s'éprend de Don Jehan d'Autriche, frère cadet du roi. Elle est belle et elle est musicienne. De son côté, Don Jehan aime aussi Dolorès. Mais, par malheur, le père de celle-ci s'oppose au mariage.

Don Jehan, d'ailleurs, doit succéder au trône d'Espagne. Il est un favori du peuple tandis que Philippe en est exécré. Aussi, craignant d'être détrôné avant l'heure, le roi cherche querelle à son frère et le tue dans un duel. Et le pauvre cœur, déjà si meurtri de Dolorès, ne peut survivre à ce désastre, et l'amoureuse inconsolée, meurt de désespoir...

Ce roman est illustré de nombreuses gravures tout à fait agréables à l'œil.

Monsieur Beaucaire by Booth Tarkington, (The Publisher's Syndicate, Toronto).

V.ici un roman anglais illustré, très joliment habillé dans sa couverture rouge et or, et écrit avec beaucoup de charme. C'est le roman d'un mystificateur. Et ce mystificateur, c'est Philippe, duc d'Orléans, frère de Louis XV. C'est lui *Monsieur Beaucaire*.

Il n'a pas voulu épouser la princesse Bourbon-Conti. Il est parti pour l'Angleterre, déguisé en barbier et en compagnie de l'ambassadeur de France, M. de Mirepoix. Rendu là, il a remarqué une grande dame, lady Mary Carlisle, dont le duc de Winchester est follement amoureux. Mais celui-ci est joueur effréné. Pris en flagrant délit de fraude par Beaucaire, il lui promet, pour ne pas être dénoncé, de le présenter à lady Carlisle sous le nom de duc de Châteaurien.

Mais, ô trahison ! — un ami de Winchester dévoile à la belle dame le déguisement de Beaucaire. De là, furie de lady Carlisle. Mais tout s'explique, — les romans, du reste, sont faits pour cela. Et le duc d'Orléans retourne en France épouser, cette fois, la princesse de Bourbon-Conti.

Shakespeare the Man, by Goldwin Smith. (Morang & Co., Toronto).

En soixante-dix-sept petites pages, cet historien et cet essayiste, cet érudit et ce maître de la langue anglaise qui s'appelle Goldwin Smith, nous initie à l'intelligence et au caractère de Shakespeare. Et cela par l'examen de ses pièces. Il passe de l'une à l'autre, il y cueille ici et là une pensée, une opinion, un discours, une description, et il en tire des réflexions sur l'homme.

C'est ainsi qu'il montre que le grand dramaturge comprenait le français et l'italien, qu'il savait peu le latin et encore moins le grec.

Il aimait la musique. Il connaissait mal l'histoire, mais, en revanche, il saisissait remarquablement le sens de l'histoire. Ses pièces, malgré certaines scènes lestes et obscènes, indiquent que Shakespeare avait un culte pour la femme et pour le mariage. Il n'a pas créé de Don Juan. L'obscénité, d'ailleurs, est un effet de la Renaissance et de la cour d'Elizabeth. Royaliste

en politique comme tout le monde de son temps, il était "conformist" en religion. Son esprit était libéral et tolérant, et il avait le cœur plein de bontés.

Si M. Goldwin Smith a vu clair, il faut convenir que l'homme en Shakespeare fait aimer davantage le génie transcendant qui reste à jamais à part parmi les hommes.

British and American Diplomacy Affecting Canada, (1782-1899), by T. Hodgins. (The Publishers' Syndicate, Toronto.)

M. Thomas Hodgins, un membre distingué du barreau de Toronto, a publié là une étude qui est d'une grande valeur et d'un réel mérite. Elle vient à point. Les Etats-Unis et le Canada sont destinés à se rencontrer souvent sur le terrain diplomatique. Il importe que nous connaissions bien nos voisins, leur disposition d'esprit vis à vis nous, et surtout la façon dont ils ont conduit leurs négociations à notre sujet.

C'est là précisément ce que M. Hodgins a raconté et résumé en cent pages d'une documentation sûre. Avec combien de raisons et d'exemples il prouve que depuis 1782 à venir jusqu'à 1899, le Canada a presque toujours été négligé et sacrifié parfois au bénéfice de la République. Le traité de 1782 a été une humiliation pour notre pays, déclare-t-il. Dans des traités subséquents, en outre, nos voisins empiétaient sur nos droits de pêche ou nous enlevaient de longs morceaux de territoire. Et tandis que l'Angleterre et que le Canada agissaient généreusement à leur égard, eux entravaient notre commerce à coups de tarifs. Ce ne fut qu'en 1898 que le Canada, las de plier le genou, se redressa et demanda un *quid pro quo*.

Nous espérons que ce livre sera médité. Le tableau affligeant de nos concessions libérales en regard de l'exigence et de la politique mesquine et égoïste des Etats-Unis nous sera une leçon pour l'avenir. Et nous souhaitons qu'il stimule la foi de nos hommes d'Etat dans notre pays.

HECTOR GARNEAU.

L'avenir de la race Canadienne-française

D'APRÈS UN CHINOIS DE QUÉBEC

Nous recevons de Québec une réponse abracadabrante à nos questions sur l'avenir de notre race. Cependant, comme nous respectons toutes les opinions, même celle des Chinois, nous nous faisons un devoir de reproduire cet article dont les conclusions ne manqueront pas d'épater les gens trop sérieux Allons-y !

Je ne suis ni archevêque, ni évêque, ni magistrat, ni homme d'état, ni poète, ni prosateur... mais je suis prophète. Voilà sans doute pourquoi vous ne m'avez pas consulté ; car tous ceux qui vous répondent affirment qu'ils ne sont ni prophètes, ni fils de prophètes.

Vous savez qu'autrefois Dieu parlait dans les songes... Si cela est encore possible aujourd'hui, écoutez ce que j'ai rêvé la nuit du premier janvier 1901.

Je me trouvai transporté dans un vaste et somptueux édifice, quelque chose de colossal comme on se figure les structures de Ninive et de Babylone. Cet édifice n'était ni un temple, ni un musée, ni une école, ni un jardin suspendu, mais quelque chose de tout cela.

On passait d'une salle à l'autre à travers des colonnades, sous des arches et des voûtes éblouissantes.

La lumière semblait jaillir des murailles elles-mêmes. Le pied foulait sans bruit le marbre, le crystal et le velours. Des statues, des tableaux, des fleurs, tout ce que je connais de beau dans la nature et tout ce que je suppose de ravissant dans le ciel, tout était là ; et de fait, je me croyais rendu dans une espèce de Paradis Terrestre. Mais ce qui me démontait complètement, dans ce charmant Eden, c'est qu'il n'y avait pas d'autre monde, pas d'autres visages que des Chinois.

Pourtant, ça parlait français tout comme nous autres.

Ce n'est pas tout. Avec ces Chinois, j'entre dans une grande salle en-

core pleine de Chinois. Il y avait, dans le fond de la salle, un trône et sur ce trône un Chinois. De chaque côté, en amphithéâtre, une longue et triple rangée de fauteuils rembourrés en velours cramoisi ; et sur ces fauteuils, des Chinois.

Le Chinois qui était sur le trône avait sur la tête un bonnet de docteur, et il proposait aux Chinois qui étaient sur les fauteuils en velours cramoisi des problèmes en mathématique, en algèbre et en philosophie.

Un problème n'était pas plus tôt posé qu'un Chinois se levait et donnait la solution.

Cette solution, toujours juste, m'étonnait ; mais les Chinois, eux, ne paraissaient pas étonnés.

Je me dis : Il faut que ce soit de grands savants.

J'eus peur de me faire interroger à mon tour ; la honte me prit et je sortis de la salle.

Mais les Chinois, voyant ma confusion, ne se moquèrent pourtant pas de moi. Je pensai en moi-même, voilà des gens polis.

Arrivés dans une autre salle, j'aperçus un grand portique où passait et repassait beaucoup de monde, tous des Chinois, naturellement. Je suivis la foule.

Une voix criait au dehors :

" Venez, venez, peuples de la terre, venez voir la puissance des Chinois."

Peuples de la terre, me dis-je, ça n'est toujours pas moi, car je suis le seul ici qui ne soit pas Chinois.

N'importe, je me rends dehors comme un seul homme et je regarde... la puissance des Chinois.

Force me fut de regarder en l'air, car tout le tapage venait de là.

Mais qu'y avait-il en l'air ? Des Chinois.

Diables de Chinois, me dis-je. J'avais entendu dire qu'ils passent leur vie sur l'eau, mais les voilà maintenant qui naviguent dans l'air. Toute une flotte s'y agitait : vaisseaux de toutes formes et de toutes grandeurs évoluaient avec grâce et rapidité, puis se lançaient de bord à bord, des fusées semblables à des comètes.

Ce n'était pas du tout " fin de siècle..." cette puissance des Chinois dans l'air... Allez donc vous battre contre cela.

Comme je me pâmais d'étonnement et d'admiration, devant cette puissance incroyable, j'entendis une voix semblable au roulement du tonnerre, qui criait :

" Venez, venez, peuples de la terre, et rassasiez-vous du pain que les Chinois distribuent à l'univers."

Aussitôt, je vis apparaître dans les nues, un pain aussi gros que la lune dans son plein ; et ce pain grandissait, grandissait, en s'approchant de la terre.

J'eus peur qu'il ne vint m'écraser... mais le pain s'arrêta et au même moment, des milliers et des milliers de petits pains, s'échappèrent en rayonnant, comme poussés par une force centrifuge du pain principal qui, évidemment, était la mère de tous les pains.

Et ces petits pains déboulaient en avalanche sur la terre... mais aussitôt qu'ils touchaient le sol, ils se divisaient d'eux-mêmes en belles tranches dont la blancheur et l'odeur provoquaient l'appétit. Il vint en tomber juste à mes pieds.

Tentation irrésistible, je me baissai et ramassai ce pain des chinois... et j'en mangai.

C'était délicieux, comme je suppose que fut la pomme du Paradis Terrestre... Mais, hélas ! châtiment de ma gourmandise, je fus à l'instant changé en... Chinois !

Je bondis d'une si grande surprise que je m'éveillai la main dans mes cheveux, cherchant la queue obligatoire des fils du Ciel.

Voilà mon songe.

Si vous êtes Joseph ou Daniel, commentez-le.

Pour moi j'ai fait ma part, et je vous dis que dans cent ans tout le monde sera Chinois.

Que les Canadiens-français, donc ne se bercent pas de folles illusions, ils seront forcés de devenir Chinois, comme tous les autres... Et c'est ce qu'ils auront de mieux à faire.

UN CHINOIS DE QUÉBEC.

Notre nouveau roman devra plaire à tout le monde. Il est bien écrit, dramatique et passionnant.